

Rédaction

Présentation du sujet

Le sujet part d'un texte de Mme de Staël, limpide dans son expression malgré quelques tours et emplois datés. Il présente l'intérêt, au cœur du programme de l'année (« le monde des passions »), d'une thèse à contre-courant de son temps, mais à la structure claire : les passions faisant le malheur de l'homme, d'une part en le lançant à la poursuite d'un objet inaccessible, de l'autre en le rendant dépendant du jugement d'autrui, quiconque reste incapable de s'en libérer au sein de la société devrait rechercher la solitude d'une retraite philosophique : encore la méditation sur les passions ne garantit-elle pas qu'on les conjure, tant l'âme humaine est à elle-même inconnaissable. Il s'agit de résumer ce passage en en respectant sens et progression ; puis une formule donne, par le caractère central de son propos dans un tel ensemble (« Les passions sont l'élan de l'homme vers une autre destinée ; elles font éprouver l'inquiétude des facultés, le vide de la vie »), l'occasion d'une réflexion personnelle sur les œuvres du programme.

Analyse globale des résultats

Le texte proposé cette année a inspiré une quantité notable de bons ou d'excellents résumés, mais, soit en raison de sa relative ancienneté, soit parce que cette écriture est en elle-même déjà concise, il s'est aussi révélé très discriminant, beaucoup de candidats peinant, même quand ils paraissaient saisir le sens général du texte et ses principales articulations, à en proposer une reformulation précise et claire. Ils ont souvent cherché à éluder la difficulté, si bien que trop de propositions ont paru lacunaires ou abusivement floues. En dissertation le sujet a aussi eu un effet sélectif : d'un côté les candidats qui, même maladroitement, même au prix d'erreurs d'analyse, ont affronté les termes-clés du sujet tout au long du développement et non seulement en introduction ; de l'autre les plus nombreux, ceux qui se sont contentés de s'en servir comme prétextes à récitation de cours, souvent sous la forme d'un plan bien trop schématique ou binaire. Le jury a, comme chaque année, reconnu aux premiers les qualités attendues d'un futur ingénieur, notamment quand il s'agit d'affronter résolument la difficulté.

Commentaires sur les réponses apportées et conseils aux futurs candidats

Résumé

Les résumés répondent pour la plupart aux attentes élémentaires du jury. On ne trouve plus guère de titres, de présentations sans paragraphe (en revanche l'abus inverse persiste), ni de montages de citations. L'exigence de reformulation est respectée, encore qu'elle donne lieu à des maladroites, que certains se croient autorisés à user d'un lyrisme indiscret, que d'autres s'estiment fondés à insérer dans leur proposition des fragments de cours ou des commentaires personnels. Plus grave mais plus rare est le déplacement des idées, pour une redistribution selon un ordre tout arbitraire. Plus fréquente en revanche est l'absence de liens logiques entre les paragraphes. Enfin on relève certes des copies qui tentent de tromper la vigilance des correcteurs par une disposition appropriée des barres de 50 mots, mais ces manquements restent l'exception. La discrimination dans cet exercice s'est surtout opérée cette année sur la compréhension et le respect des idées-clés du passage.

Les travaux comptent en effet beaucoup de contresens mais aussi de lacunes, les candidats préférant souvent s'abstenir plutôt que de risquer la faute. C'est notamment le cas de la plus surprenante

de ces omissions : tous les rapports rappellent l'importance, dans l'épreuve telle que la conçoit le jury, de l'articulation entre les deux exercices qui la composent ; on s'étonne donc de relever chaque année autant d'oublis ou de restitutions trop approximatives de la phrase du sujet. Au début du passage, le caractère restrictif d'un propos qui renonce à la recherche du bonheur pour mieux éviter le malheur n'a pas souvent été rendu ; mais c'est surtout l'altercation rhétorique au cours de laquelle Mme de Staël fait parler ses contradicteurs pour mieux argumenter contre eux, qui a été mal restituée, avec pour effet d'attribuer à l'auteur les opinions qu'elle combat.

Le centre du texte a aussi beaucoup souffert des ellipses et des formulations trop allusives : le caractère philosophique et méditatif de la retraite proposée pour se guérir des passions y a été gommé, et du coup on a perdu le lien avec la dernière partie du passage ; l'opposition entre les postulations centripète et centrifuge du rapport à autrui, notamment dans la perspective du retour de gratitude attendu par certains acteurs de la vie publique, a souvent été perdue ; la tyrannie des désirs est devenue celle des « envies » ou, pire, des « besoins ». Rappelons que l'épreuve ne peut être dominée sans une bonne maîtrise des notions impliquées par le programme de l'année. Mais c'est la fin, sur l'effort de mise en perspective et de généralisation du cas de Mme de Staël, sur les mouvements contradictoires de son introspection, et sur le caractère chaotique de l'âme humaine, qui a été plus mal comprise et rendue, en fait franchement sacrifiée dans nombre de copies. On a même eu plus d'une fois le sentiment que cette partie servait de variable d'ajustement à l'ensemble.

Le résumé n'a donc été réussi que par des candidats pénétrés des principes élémentaires de l'exercice, entraînés à la lecture de textes d'idées, et maîtrisant lexicque et notions afférents au programme de l'année.

Dissertation

Cette année encore le jury constate que ses attentes ne sont pas suffisamment prises en compte, et que les avertissements renouvelés dans tous ses rapports sont mal entendus. Au lieu de commencer par examiner une thèse avant de la réfuter, on persiste trop souvent à adopter d'emblée le point de vue contraire. Cette tendance s'est trouvée malheureusement encouragée par des lectures trop hâtives de l'énoncé, le détachant de son contexte et le réduisant à sa première partie. Or, l'épreuve étant un tout, à la lumière du texte résumé auparavant on devait aisément éviter d'interpréter l'expression « élan vers autre destinée » dans le sens positif que l'expression pourrait prendre chez un Diderot ou un Balzac ; beaucoup oublient que pour Mme de Staël, cet « élan » résulte d'un aveuglement, d'un refus insensé et dangereux non seulement du réel, mais des satisfactions vraies qu'on pourrait y trouver si les passions n'en détournaient, et qu'il n'est qu'une aspiration vaine, non un mouvement réel, encore moins un changement positif. On propose alors des plans qui procèdent à l'inverse de ce que la logique attendrait, commençant par examiner les « bienfaits des passions », ou par placer les poncifs de l'année, sur les « passions motrices » ou « l'énergie passionnelle ».

Autre manquement aux principes de la dissertation, un plan sommairement binaire, examinant tour à tour avantages et inconvénients des passions. Il s'agit là d'un refus de la réflexion dialectique, que le jury a sanctionné comme tel, même s'il n'attendait pas forcément un plan en trois parties : il aurait ainsi apprécié une copie qui, après avoir approfondi les termes du débat (et non simplement validé et illustré une thèse qui n'a pas été analysée) en les faisant « jouer » dans les œuvres du corpus, comme le rappelle la consigne accompagnant l'énoncé, aurait ensuite fait apparaître par exemple la contradiction apparente entre le point de vue purement éthique de Mme de Staël et ceux des trois auteurs.

De très bons travaux sont arrivés, en deux ou trois parties de développement, à de telles mises en perspective. Mais beaucoup d'autres s'égarèrent encore dans la simple restitution de cours ou le

bavardage, aggravés d'une connaissance superficielle des œuvres à étudier, qui rend leur confrontation presque impossible : Hume est à peu près absent de trop de copies, dans d'autres il devient référence unique ou seule autorité critique du programme, reléguant Racine ou Balzac au rôle de simples illustrateurs d'une théorie des passions. A donc été valorisée toute copie qui se préoccupait du détail de l'expression de Mme de Staël en le faisant travailler dans des pages précises de lecture personnelle, et évitait de s'en tenir aux généralités floues ou aux récitations plaquées, de convoquer des questions de cours du type « moteur des passions », « rôle de l'imagination dans la passion », « raison aveuglée par la passion », et tant d'autres, sans se préoccuper de les relier au propos initial.

La réaction a été la même face aux parties critiques : dès lors que le rédacteur n'a pas lâché les termes du sujet, s'est demandé par exemple si les désillusions de la vie et son agitation sont effet ou cause de l'aspiration passionnée à un ailleurs, ou si la passion qui creuse le vide n'est pas aussi la seule à pouvoir le remplir, ou si certaines passions, loin de bousculer les facultés, ne les concentrent pas au service d'un objectif, bref s'il ne s'est pas contenté d'une opposition simpliste entre souffrance et plaisir d'une passion, ou entre « passions calmes » et « passions violentes », il a été récompensé de la cohérence de sa méthode. Mais en général, comme les années précédentes, après une structure initiale en forme de oui/non, le candidat se croit libre de placer son thème favori : cela va du « contrôle des passions » à « l'utilité sociale des passions », en passant par « le caractère naturel des passions » ou « les relations entre les passions ». À nouveau, faute de pouvoir compter dans la plupart des cas sur une perspective vraiment synthétique ou mieux, sur une reformulation dynamique de la question, le jury a trié les efforts en fonction de leur lien avec le sujet, explicite ou implicite, travaillé ou survolé, argumenté ou simplement illustré.

Conclusion

Le bilan de la session est donc un bilan contrasté.

Formellement, les principes fondamentaux du résumé et de la dissertation semblent de moins en moins ignorés : ainsi, dans le résumé on relève beaucoup moins d'erreurs grossières dans le décompte des mots, en dissertation peu d'introductions oublient désormais de citer les termes du sujet ou d'annoncer un plan. Les copies lacunaires, ne traitant qu'un exercice sur les deux, deviennent marginales. On compte au contraire nombre de travaux remarquables, et les Écoles accueilleront cette année encore d'excellents candidats.

L'épreuve, cependant, fait voir des lacunes considérables chez beaucoup de candidats. Leur expression écrite n'est pas aussi maîtrisée qu'elle devrait l'être à ce niveau d'études, sérieux obstacle au résumé ; en dissertation ils éprouvent des difficultés à développer une réflexion personnelle, argumentée et rigoureuse : si les œuvres du corpus paraissent le plus souvent avoir été lues, ce travail ne semble que trop rarement inspirer un véritable questionnement et nourrir une réflexion sur les notions abordées au cours de l'année.

Propositions de résumé

Premier exemple

Les passions dynamisent-elles véritablement la vie ? Sans rechercher le bonheur absolu, je propose seulement de fuir le malheur en les prévenant sciemment et d'animer son existence par des projets réfléchis. Car elles visent fébrilement un objectif irréalisable, au rebours des goûts, et leurs orientations fantasmatiques aliènent et perturbent | le moi, bouleversant même ses repères.

Si la retraite philosophique peut apporter un apaisement aux êtres tourmentés par les passions, tous les engagements humains sont cependant épanouissants, pour peu qu'on n'espère aucune récompense, la solitude étant alors inutile. Mais contrairement à la philosophie, les passions entraînent une dépendance | douloureuse envers autrui ; on contrôlera donc leurs diverses manifestations en demeurant maître de soi. En effet elles subjuguent et détruisent le sujet, sapant son autonomie. Alors, pour ne pas souffrir, on aidera son prochain sans réclamer la réciproque.

Ma méthode est aussi à mon usage. En étudiant ma souffrance mise | à distance, j'ai tenté non de m'en détourner mais de l'affronter pour au moins l'estomper, une fois relativisée, et j'ai expérimenté mon enseignement comme pour le valider. Mais que valent les recettes du bonheur devant notre complexité intérieure ! Soit la superstition voue l'être à | un renoncement contre nature, soit la passion exige son assouvissement immédiat. Mystérieuse est ainsi l'âme en sa vie désordonnée !

(220 mots)

Deuxième exemple

Prétendre que les passions donneraient sens à notre vie, c'est oublier les terribles souffrances auxquelles elles conduisent en faisant rêver de bonheurs chimériques. Nous vivrions mieux en réglant nos désirs sur la réalité, sans viser les buts inaccessibles idéalisés par nos passions. Elles nous font prêter à des biens illusoire | plus de prix qu'à ceux dont nous pourrions jouir immédiatement. En nous faisant espérer un autre destin, elles nous désespèrent du nôtre.

Qui ne sait résister autrement aux passions doit chercher comme moi sa sérénité dans la retraite studieuse du philosophe. Pourtant, l'existence mondaine peut être heureuse si | l'on n'y attend que le plaisir désintéressé et altruiste du devoir accompli au service des hommes. Et plus encore le sentiment d'une conscience libre, bornant ses désirs à ce qui dépend d'elle, dirigeant sa vie sans la subir. Certes, on croirait que les passions affranchissent de toute | limite physique ou morale. Mais elles assujettissent à l'approbation du monde, au consentement d'autrui.

Analysant mes propres souffrances, j'ai voulu m'en détacher, les comprendre comme celles de tous les humains. Amer savoir, hélas, car nos passions nous égarent dans la recherche d'un bonheur contre nature, exigeant | l'absolu, sans mesure ni concession. Ainsi, quand la matière tendrait à l'harmonie, notre esprit, paradoxalement, aspirerait au désordre.

(220 mots)

Troisième exemple

Le précédent essai ne prétendait pas définir le bonheur, chimérique entreprise, mais éviter les passions, principales causes d'un malheur redoutable. Car elles ont pour seule visée non le choix de telle ligne de conduite possible, mais l'irréalisable : contrairement aux goûts, qui évaluent le réel, elles ne poursuivent que | l'inaccessible, et au profit de ce mirage ruinent l'existence.

La méditation solitaire n'est alors remède prescriptible qu'à ceux qui ne peuvent trouver dans le siècle de quoi remplir leur vie sans exiger quelque reconnaissance de leur action. En effet l'unique antidote aux passions est l'indépendance par rapport à l'extérieur, et cette maîtrise de soi que seule la philosophie apporte. Exclure tout esclavage intérieur c'est récuser tout asservissement aux autres : pour cela il faut donner, plus qu'attendre rétribution, s'oublier pour autrui, plutôt que compter sur lui.

Un tel contrôle exige un effort d'analyse impartiale sur soi, afin de pouvoir en généraliser les conclusions. Faute cependant d'une distance vraiment objective, on peut au contraire espérer approcher assez les passions individuelles pour les relativiser, notamment dans la perspective de l'universel. Mais, à ces profondeurs, l'âme paraît bien obscure, et ses pulsions religieuses sacrificielles comme ses emportements passionnels irréfléchis font de la vie spirituelle un insondable chaos.

(217 mots)

Propositions de schémas de dissertation

Premier exemple : plan développé

I. Perspectives philosophiques : une réfutation des passions ?

a. Interprétation négative de la première phrase (c'est à dire du constat de départ)

- « une autre destinée » : illusion liée à l'expression d'une transfiguration de soi sous l'effet de la passion. Ex. : le devenir de Wenceslas, des références aux artistes du XVI^e à « artiste *in partibus* » ;
- illusion de répondre à une réalisation de soi qui se traduit par une soumission effective. Ex. : « je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne ». Aboutit à une dépossession de la volonté du sujet, ex. Hulot « la main griffue de la volupté ».

b. Cause : « inquiétude des facultés »

- trouble qui porte aussi bien sur le corps que sur l'esprit (sens de faculté). Dérèglement et débordement, ex. passions violentes chez Hume (« agitation des esprits animaux »), autre ex. importance du mot « transport » chez Racine ;
- état de démence : portrait de Bette en Gorgone lorsqu'elle apprend le mariage (« ce fut un spectacle sublime ») ; ex. Racine, acte V, 1, le « *furor* » d'Hermione.

c. Conséquence sous forme de paradoxe

Alors que selon l'opinion, les gens pensent remplir leur vie par les passions, de Staël affirme le « vide de la vie ». Le réel devient chimère : désir de le configurer à son désir, le modifier et le refuser tel qu'il est. Ex. : écart entre ce que pensent Hulot et Crevel de Valérie (« une femme comme il faut ») et la distance du narrateur qui l'a fait voir comme une « comédienne » (titres des chapitres). Exemple du prisonnier chez Hume.

II. Renversement : une réinterprétation de la première phrase

- a. « Élan » : une dynamique, une mise en mouvement, conforme à la conception majeure du XVIII^e (cf. Encyclopédie, « anime le tableau de l'univers »), explique pourquoi Hume n'essentialise pas mais combine des variables. On ne peut comprendre le monde des passions comme un monde fixe d'idées. Importance de la métaphore de l'humain comme instrument à cordes. Métamorphose de Bette : de « parente pauvre » à « repoussoir » de Valérie. Ambivalence du narrateur : « c'était du granit, du basalte, du porphyre qui marchait ».
- b. Conséquence : les passions se transforment et permettent une réalisation de soi. « Vers une autre destinée » : permet d'atteindre une grandeur du sujet, capable de s'approprier son destin. Désaliénation plus qu'aliénation. Passage de l'hétéronomie à l'autonomie. Ex. : regard critique sur Adeline et empathique sur Bette. Fixité et mouvement : image sulpicienne // métamorphoses.
- c. Autre conséquence du renversement : modification du sens accordé au mot « passion » : sens négatif de trouble et dérèglement qui repose sur une condamnation morale, théologique et philosophique au sens qu'il peut avoir aujourd'hui : synonyme de vie affective. Sens de Hume : dès lors que les passions relèvent des sensations, elles sont une donnée de l'humain. Passion : sens anthropologique et psychologique. Explique pourquoi le rapprochement entre les deux œuvres littéraires sont difficiles. Chacune renvoie à l'un des deux sens. Ex. :
 - le mot « monstre » qui qualifie Oreste, Hermione et Pyrrhus ;
 - les difficultés du narrateur à être toujours moral (ironie des titres, clin d'œil au narrateur).

III. Conséquence du point II : les passions comme connexes à l'expérience humaine

- a. Vivre avec car impossible d'opposer le monde des passions au monde des hommes (retour au libellé du thème). Non se priver des désirs, non les maîtriser, mais les connaître et les reconnaître. Ex. : erreur des métaphysiciens (section 5) vouloir considérer ce qui devrait être et non ce qui est. Cf. Ironie sur le bénéfice qu'on pourrait tirer du principe de maîtrise, mais qui n'opère pas dans le réel.
- b. Oblige à revenir sur l'opposition entre illusion et espoir d'une création de soi. Il s'agit plutôt d'une acceptation de soi comme un être ordinaire dans son fonctionnement. Ex. : trois personnages chez Racine seraient exceptionnels, à la différence d'Andromaque dont les deux passions sont conformes à son statut : la fidélité à Hector (c'est-à-dire à la race troyenne et à son amour, cf. prosopopée en III,8) et à Astyanax (c'est-à-dire à l'amour maternel et à Troie).
- c. État de tranquillité qui passe par l'apprentissage d'une distance : relecture possible du personnage de Victorin
 - première lecture : renoncement à lui et à ses aspirations (« cercueil ambulante » qui se contente d'à peu près) : une condamnation ;
 - deuxième lecture : même ambition que Crevel mais tient l'objet réussite et reconnaissance sociale à distance : une interprétation humienne. Différence entre passion calme et passion violente.

Deuxième exemple : réflexions et ouverture vers un plan en deux parties

Un énoncé à bien replacer dans son contexte

Sortie de son contexte, la phrase pourrait parfaitement être comprise comme un éloge des passions, qui inciteraient l'homme au refus héroïque d'un destin qu'il n'aurait pas choisi, d'une existence vide, incapable de satisfaire son âme. Tout l'esprit de l'épreuve rejette à priori un tel contresens : résumé et dissertation forment un tout, dont le premier moment prépare le second.

À la lumière du travail fourni pour résumer le texte, on saisit bien que pour Mme de Staël, c'est l'effet délétère des passions de nous convaincre du « vide de la vie » et de nous faire mépriser les vraies jouissances que nous pourrions y goûter.

Cela n'interdit pas, cependant, de saisir l'équivoque de l'énoncé comme ouvrant les possibilités d'un renversement dialectique approprié dans une deuxième partie critique.

Un corpus à interroger

Aucun des trois textes n'illustre purement et simplement le point de vue proposé.

Andromaque

Non seulement, pour Racine, la vie abandonnée aux passions paraît bien vide et chaotique, mais au contraire de Mme de Staël, il pense que ce désordre n'a rien d'illusoire : il correspond exactement à la réalité du monde, ne doit rien aux passions et contribue même à les exciter au nom des valeurs humaines. Ainsi Oreste observe-t-il :

Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.

(v. 773-774)

On songe aux analyses que Lucien Goldmann consacre à la pièce : « Le vrai centre, c'est le monde et, plus concrètement le monde des fauves de la vie passionnelle et amoureuse. » (*Le Dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959, p. 355). Quel humain véritable pourrait croire trouver le bonheur en vivant parmi eux ? Quelle retraite chercher, sinon la mort, pour s'en libérer ?

Dissertation sur les passions

Si les passions, selon Hume, peuvent nous élaner hors de la vie réelle, c'est que celle-ci peut être parfois « éprouvée » comme réellement vide et malheureuse : comment les « facultés » d'un prisonnier ne s'inquiéteraient-elles pas de son devenir (p. 61, section I, 6) ? Et en fondant les passions sur le rapport sensible qui nous lie au monde et aux êtres, en liant toutes nos conceptions du bonheur ou du malheur au plaisir ou à la souffrance, Hume semble limiter nos capacités d'errer à la recherche de l'impossible : espoir ou crainte, élan ou recul paraissent presque toujours s'appuyer sur l'évaluation lucide de ce qui est certain ou probable (p. 57, section I, 1). Quand bien même l'imagination, dans certaines circonstances, ferait craindre ou espérer des maux ou des biens impossibles, elle serait vite « contrecarrée par la réflexion » (p. 61, section I, 6).

La Cousine Bette

Lisbeth n'a pas l'humilité, la modération qui siéent aux « parents pauvres ». Elle rejette les bonheurs raisonnables qui s'offrent à elle : « Cette fille avait en effet peur de toute espèce de joug. [...] maintes fois le baron avait résolu le difficile problème de la marier ; mais séduite au premier abord, elle refusait bientôt. » (ch. 9, p. 96). Malgré tous les obstacles que lui opposent la société, sa laideur, sa pauvreté et sa condition de vieille fille, elle trouve bien dans ses passions l'élan qui la porte à

refuser le vide d'une vie étriquée et soumise, comme ces « gens d'énergie » dont parle Crevel, ces « courages capables de tout » (ch. 6, p. 78). Et le réquisitoire d'Adeline contre les passions des hommes, qui les poussent à commettre « les plus grandes lâchetés, des infamies, des crimes » (ch. 66, p. 345) se voit contrebalancé par le plaidoyer de Josépha en faveur des désordres d'Hector : « c'est un *brulage* général ! C'est Sardanapale ! c'est grand ! c'est complet ! On est une canaille, mais on a du cœur. » (ch. 98, p. 454-455).

Deux parties ?

Tout bien considéré, le sujet proposé cette année pourrait légitimer plus que de coutume un plan en deux parties.

- La première montrant le débat, et non la simple approbation, que la formule soulève à l'épreuve des trois œuvres, qui la discutent autant qu'elle les interroge (v. ci-dessus).

La consigne suggère de « faire jouer cette formule de Mme de Staël dans les œuvres du programme ». Rien de choquant, dans ce cas, si on la plie aux textes qui, effectivement, lui donnent sens indirectement, en résistant au jugement moral implicite qui la complète.

- La seconde explicitant la contradiction apparente entre la perspective purement éthique de Mme de Staël, jugeant les passions à l'aune du bonheur qu'elles détruiraient dans la vie qu'elles dérèglent, et celles de nos trois auteurs : l'un, Hume, considérant que si le bonheur est dans la vie, les passions, qui en sont le tissu et le principe animé, ne sauraient s'en écarter. Racine et Balzac montrant que le bonheur peut être aussi vide que la vie qu'il voudrait remplir. Qu'il est finalement bien peu de chose à côté du sublime, que seules les passions font atteindre.

On aura alors montré comment cette confrontation « éclaire ou renouvelle votre lecture des trois textes ».

Troisième exemple : type analyse / extension / limites

I. La passion, « élan » vers l'inaccessible, provoque une perpétuelle « inquiétude »

- a. Vers l'impossible : « une autre destinée » (immanence)
- b. Un constant bouleversement

II. Le sentiment du « vide de la vie » pousse l'individu à s'inventer un destin « autre »

- a. Les figures du manque et de la frustration
- b. Se fabriquer « du destin sur mesure » (transcendance)

III. Les passions peuvent aiguïser les facultés et remplir une vie

- a. Elles préviennent de la léthargie de l'esprit
- b. Elles donnent son plein sens et son épaisseur littéraire à l'existence du passionné

Conclusion sur l'intérêt plus littéraire encore que moral de la formule de de Staël.

À l'encontre de la plupart de ses maîtres, Voltaire, Diderot ou Helvétius, qui font de la passion un principe de plaisir, de progrès ou même de bonheur, cette fille des Lumières qu'est Mme de Staël n'y voit, d'expérience personnelle, que la source de tous les malheurs, et conclut dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* que « les passions sont l'élan de l'homme vers une autre destinée ; elles font éprouver l'inquiétude des facultés, le vide de la vie ». Au contraire en effet des goûts, qui ne valorisent que l'existant ou l'accessible, les passions ne prennent selon elle pour cible que l'impossible, ne poursuivant de leur « élan » que ce qui est hors de portée de l'individu et ne relève pas de sa « destinée ». Elles condamnent alors le passionné à une permanente insatisfaction, en provoquant « l'inquiétude », au sens étymologique du terme, de son âme, c'est-à-dire un perpétuel bouleversement de ses « facultés », émotions, sentiments, opinions et jugements : cet essor toujours relancé est sans cesse frustré puisqu'il ne vise que le « vide », n'a jamais prise sur rien. Une telle formule est du reste essentiellement réversible, et si la première proposition paraît au premier abord cause de la seconde, elle peut aussi en être l'effet, donnant alors une valeur presque existentielle au jugement de de Staël : cette constante sensation de vide peut inspirer à l'homme le désir d'un destin autre, plus encore que d'une autre destinée. Et à lire Racine, Hume et Balzac, il n'est pas sûr que cette recherche d'une compensation soit forcément malheureuse, qu'elle ne mène pas à une confirmation de soi, un aiguisement des facultés, une vie mieux remplie. En effet, si les passions peuvent dans leur visée de l'impossible priver l'homme de toute prise sur soi, et si le vide qu'elles créent en lui le poussent même à s'inventer un destin, la lecture de ces auteurs ne permet pas d'en conclure que ce soit toujours pour son malheur ni pour le pire.

I. La passion, « élan » vers l'inaccessible, provoque une perpétuelle « inquiétude »

a. Vers l'impossible : « une autre destinée » (immanence)

Les passions, dit de Staël, sont « un élan vers une autre destinée » dans la mesure où elles orientent le sujet vers des visées impossibles, soit que l'objet en soit irrémédiablement perdu, soit qu'il soit de toute façon inaccessible : évanoui sans retour le « Beau de l'Empire », pour « ce vieux roquentin » de Hulot, inabordable sans espoir Andromaque veuve d'Hector, pour Pyrrhus fils de son meurtrier. Le mot « destinée » est ici à prendre en un sens tout humain, non transcendant : c'est d'abord à une modification interne de son existence qu'aspire le passionné, c'est ici et maintenant qu'il détermine l'intouchable objet de son désir. Il suffit même qu'un objet quelconque alentour soit inapprochable pour que le passionné s'en fasse une cible, au point que la passion se nourrit de cette seule distance. Hume le confirme : « LA ROCHEFOUCAULD a très bien remarqué que l'absence détruit les passions faibles alors qu'elle accroît les fortes [...] Lorsque l'affection est assez forte et assez vive pour s'entretenir elle-même, le malaise qui provient de l'absence accroît la passion et lui apporte, avec la force, un impact nouveau ». L'éloignement devient même ici un critère de puissance des passions, Hume opposant les fortes aux faibles comme de Staël, les « passions » aux « goûts ».

b. Un constant bouleversement

Cet « impact » que Hume attribue à la passion conforte le jugement de de Staël : elle n'est qu'ébranlement perpétuel de l'âme. Relançant en permanence ses facultés, émotions, sentiments et opinions, elle la plonge dans un trouble incessant, et lui interdit toute *quiétude*. Dès lors elle révèle à l'homme l'instabilité, la fragilité de sa condition : quand les passions sont fortes, rappelle Hume, « l'esprit, secoué par la plus grande incertitude, dispose du moindre fondement pour trouver le repos » et devient sensible à la moindre modification circonstancielle, évoluant de la crainte à l'espoir et inversement, tel Hortense après la trahison de Wenceslas, passant de l'« attaque nerveuse » au

« torrent de larmes » puis à la « rage », à la « sauvage ironie », avant que son cœur ne « se deserre » et qu'elle ne se jette « gracieusement au cou de son mari ». C'est en fait le principe même de stabilité morale et intellectuelle du sujet, sa raison, la première victime de la passion, et les revirements d'Hermione, dont l'*animus discerptus* est sans cesse ballotté par les souffles contraires de sa passion pour Pyrrhus, le démontrent dans la grande tradition tragique :

Où suis-je, qu'ai-je fait, que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit, quel chagrin me dévore ?
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais,
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?

Ce lexique du mouvement fou, de l'élan irraisonné, mais aussi de l'absence de prise sur quoi que ce soit, semble donner pleine créance au jugement de de Staël et enchaîner le passionné au malheur, pour avoir visé une cible si insaisissable qu'il n'est même plus sûr de la désirer.

II. Le sentiment du « vide de la vie » pousse l'individu à s'inventer un destin « autre »

a. Les figures du manque et de la frustration

On peut en effet voir dans la formule de de Staël un mécanisme selon lequel le « vide de la vie », cet espace qui sépare irrémédiablement le désir de l'objet défendu — tant il est vrai selon Hume que « nous désirons naturellement ce qui est interdit » — incite le sujet à se forger un destin « autre », d'ordre transcendant. Les passions provoquent bien chez les personnages de Racine et de Balzac ce sentiment de frustration et de néant qui épuise l'existence, la dépouille de son sens. Andromaque est littéralement *vidua*, frustrée de la présence de son époux, privée en fait de tout ce qui a fait le plein de sa vie passée, et aussi cher que lui soit son fils, il n'est pour elle que ce qui lui « reste, et d'Hector et de Troie » : il est certes « du sang d'Hector », « mais il en est le reste ». Il y a quelque chose de funèbre dans ce terme, qui dit assez comme Astyanax comble mal le vide qui la sépare de la présence désirée et la ramène sans cesse au cénotaphe : « Ô cendres d'un époux ! » Cet évidemment existentiel fait du sujet passionné une sorte de fantôme, dont tous les attributs tiennent du manque et de l'absence, tel le baron Hulot sorti « des bras de la Mort » et cherchant refuge auprès de Josépha : « Je suis sans un liard, sans espérance, sans pain, sans pension, sans femme, sans enfants, sans asile, sans honneur, sans courage, sans ami, et, pis que cela ! sous le coup de lettres de change... — Pauvre vieux ! c'est bien des sans ! Es-tu aussi sans-culotte ? » L'immanence désespérante, vidée de sens jusqu'à l'absurde comme le montre la réplique de Josépha, peut alors inciter la « carcasse abandonnée par les corbeaux » à chercher le salut dans un destin « autre », au sens fort du terme.

b. Se fabriquer « du destin sur mesure » (transcendance)

Pour parodier Camus et sa définition du roman, la passion peut en effet faire que « l'homme s'y donne enfin à lui-même la forme et la limite apaisante qu'il poursuit en vain dans sa condition » ordinaire, et se « fabrique du destin sur mesure ». Elle le pousse à transcender sa décevante existence au profit d'une destinée qui ait du sens, qui prenne la figure rassurante et consolatrice d'un destin d'essence plus haute que son ordinaire. Ce dernier est comme la forme achevée de la destinée, vers laquelle tend naturellement, selon Hume, la contrariété des passions dès lors qu'elle « cause un surcroît de mouvement dans les esprits animaux ». Car, au paroxysme d'un tel conflit passionnel, toute « nouvelle émotion se convertit aisément dans la passion prédominante et on trouve fréquemment qu'elle atteint un degré de violence supérieur à celui où elle serait parvenue si elle n'avait pas rencontré d'opposition ». C'est ainsi que Racine, après avoir longtemps fait dire à Oreste, déchiré entre amour et haine pour Hermione,

Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine
Je me livre en aveugle au *transport* qui m'entraîne

donne enfin dans l'édition de 1697 son vrai nom à ce « transport », et investit cette « vanité » d'un *fatum* saturant. À la fin de la pièce c'est chez Oreste le même désir d'une plénitude de sens à tout prix qui lui fait consentir au pire, lorsque la distance entre lui et l'objet de son désir atteint son comble, que le vide envahit la scène et son existence :

Grâce aux Dieux ! Mon malheur passe mon espérance [...]
Hé bien ! je meurs content, et mon sort est *rempli*.

Ici l'extrémité du « malheur » semble atteinte, mais la même adhésion à son plein « sort » semble dans le cas d'Adeline Hulot la combler d'une paradoxale satisfaction, et c'est « héroïquement », en héroïne littéralement accomplie, qu'elle se couronne elle-même : « Je suis *tout bonnement* la Joséphine de mon Napoléon ». L'enjeu du « sacrifice » est ici très clair.

III. Les passions peuvent aiguïser les facultés et remplir une vie

a. Elles préviennent de la léthargie de l'esprit

Le consentement à la passion apparaît alors comme une chance d'aiguïser les facultés du sujet, de remplir sa vie et, loin de le pousser à se dépendre de soi, de le rendre à lui-même sinon de le grandir. La violence des émotions est bien selon Hume ce qui sauve l'esprit d'une forme d'atonie, alors que l'impassibilité vantée par de Staël risque fort de l'y enfermer : « la sécurité affaiblit les passions : l'esprit, livré à lui-même, s'alanguit aussitôt ; et, pour préserver son ardeur, il doit constamment être soutenu par un nouveau flux passionnel. Pour la même raison, le désespoir, quoiqu'il soit contraire à la sécurité, a le même effet ». Le malheur ici stimule les facultés. Il y a bien comme un de ces traits d'esprit que l'on reprochait à Corneille de trop affectionner, dans « l'innocent stratagème » qu'Andromaque imagine à l'acte IV, face au dilemme que lui oppose Pyrrhus : elle n'y trouve pas seulement le moyen de concilier désir de venger la mort d'Hector et besoin de préserver son fils, ainsi à travers lui que l'héritage troyen, en lui donnant « un père » ; elle en *essaie* aussi assez cruellement l'effet sur la plus fidèle de ses compagnes, tout en faisant d'elle son exécutrice testamentaire, « de l'espoir des Troyens seule dépositaire », et symbole spéculaire de transmission de la *fama tragica*. Cette intensité accrue des facultés, dont Hume rappelle sans cesse l'interaction, « double relation », « composition » ou « connexion », caractérise aussi les personnages de Balzac. La cousine Bette est l'histoire même de la « prodigieuse machine » qu'au long des années élabore et fait fonctionner l'ingéniosité du personnage-titre, affûtée par la haine : si bien que par définition Lisbeth se voit en quelque sorte doter de l'épaisseur créatrice du romancier lui-même, en tout cas d'une plénitude d'existence équivalente à celle de l'œuvre elle-même, elle qui par ses origines semblait vouée aux rôles inférieurs.

b. Elles donnent son plein sens et son épaisseur littéraire à l'existence du passionné

Au reste on peut se demander si la fameuse équivalence du personnage et de son milieu, censée caractériser la manière balzacienne et faisant courir à sa création le risque de la tautologie (« toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne »), sinon de l'enlèvement narratif, ne trouve pas un salutaire antidote à cette menace dans le jeu des passions, qui relance l'intrigue. C'est Hulot au dernier quart du roman, « retrouva[nt] tout son esprit » pour mieux descendre aux enfers de la concupiscence, y perdant jusqu'à son nom, mais s'y accomplissant dans une sorte de sublime noir. La violence des passions apporte plus encore au romancier, un principe de prolifération des caractères, notamment féminins. Balzac applique ici les conseils de

d'Arthez à Lucien dans *Illusions perdues*, afin d'éviter que comme chez Scott tous ses portraits de femmes procèdent d'un modèle unique : « la passion a des accidents infinis. Peignez donc les passions, vous aurez les ressources immenses dont s'est privé ce grand génie ». *La cousine Bette* peut alors apparaître comme un stupéfiant *répertoire*, au sens dramaturgique du terme, des modes passionnels chez la femme — ou de la « haute comédie féminine ». En ce sens la passion, grand facteur de dramatisation qui révèle en Hortense une sœur d'Hermione (d'une jalousie « folle à faire des folies ») ou une nouvelle Iphigénie (« Mon père, vous me demandez ma vie »), loin d'aliéner l'individu, au contraire le confirme et l'affermite dans l'être, et au lieu de l'entraîner vers une autre destinée, l'installe et grandit dans son rôle, définitivement.

La formule de de Staël ne trouve sa pleine validation que si on s'en tient à sa portée morale : les œuvres de Racine et de Balzac montrent à l'envi qu'en effet les passions emportent leurs victimes à la poursuite de buts inaccessibles, leur font perdre au passage tout contrôle de leurs « facultés », consacrent la défaite de la raison, creusent leur existence de la béance d'un insatiable désir. Et dans sa minutieuse analyse des « mécanismes » et des « lois » des passions, Hume fait clairement apparaître à quel point la moindre modification de circonstance infléchit, accélère ou ralentit les « flux » émotionnels, combien donc est instable tout état de l'âme : mais ces fluctuations, dès lors qu'elles acquièrent de la puissance, préservent aussi l'ardeur de l'esprit. Et du point de vue du lecteur de roman ou du spectateur de théâtre, elles confèrent une dimension supérieure, un surcroît d'être au personnage qui consent à leur pleine expression, si violentes soient-elles. Sous des formes différentes certes (encore qu'ici Balzac trouve sa revanche de dramaturge), la passion de vengeance hausse à égalité la « paysanne des Vosges » et la princesse de Lacédémone, la passion de fidélité sacrificielle est poussée au sublime autant par Adeline que par Andromaque : dans cette perspective l'élan n'a plus rien d'une aliénation, l'inquiétude, d'une impuissance, ni l'existence, d'un néant.